

CAHIERS
FERDINAND DE SAUSSURE

Revue de linguistique générale

69

Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot

2016

© Copyright 2016 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

Groupe μ , *Principia Semiotica. Aux sources du sens*, Paris, Les Impressions Nouvelles, 2015, 588 p.

Le Groupe μ ne hait rien de plus que le provincialisme. Son travail d'investigation n'a cessé d'élargir le spectre de ses méthodes, depuis une rhétorique d'obéissance structuraliste (*Rhétorique générale*, 1970) jusqu'à une sémiotique cognitiviste, et celui de ses objets, naguère les textes (encore en 1977 avec *Rhétorique de la poésie*), plus récemment les images (*Traité du signe visuel* en 1991), s'étend désormais à n'importe quel signe, artefactuel comme naturel, humain comme non humain. Aussi ces *Principia Semiotica* supportent-ils la prétention de leur intitulé : faire valoir le sémiotique pour un ordre universel de principes relatifs à l'organisation du monde et du savoir. De tels principes transcendent les oppositions les plus traditionnelles de l'Occident : nature et culture, objet et sujet, sensible et intelligible, sciences de la nature et sciences de l'homme. L'auteur¹ estime en effet que, si l'on entend s'occuper de la production du sens, de telles oppositions ne peuvent être maintenues et qu'il faut au contraire chercher les moyens de fonder le sens sur des bases ou principes qui les transcendent. Les sémioticiens théoriciens sont blâmés pour s'arrêter toujours bien en-deçà des déterminations nécessaires à valider leurs axiomes et hypothèses descriptives. Remontant les causes des causes, le Groupe μ développe ainsi une explication de la production sémiotique depuis les « sources du sens » (sous-titre de l'ouvrage) et en arpente le cours en veillant à ne négliger aucun embranchement.

La thèse de l'auteur, présentée au début du chapitre II, est d'emblée celle de deux écrasements : celui de l'être sur la connaissance (« *être c'est avoir du sens* », p. 74) et celui du sensible sur le sens (« *percevoir c'est sémiotiser* », *ibid.*). De ce fait, la « connaissance élémentaire » rencontre immédiatement l'être des choses (leur réalité) par le biais de la sensibilité. Etant donné que, par ses travaux précédents, l'auteur a surtout travaillé dans le domaine de la vision, l'illustration qu'il en donne est empruntée au champ visuel. Il fait ainsi état de la présence de deux éléments à la base de toute perception : la *qualité* (couleur, état de surface) et l'*entité* (portion d'espace), l'entité étant dotée d'une qualité « translocale ». Qualité et entité ne sont pas tenues pour des concepts spéculatifs mais bien comme des percepts définis par les neurosciences : les appareils perceptifs opèrent par

¹ Auteur collectif composé de six membres en 1970, mais dont il ne reste que deux membres, Francis Edeline et Jean-Marie Klinkenberg, à signer le présent ouvrage.

segmentation et regroupement (p. 79). La double fonction des appareils perceptifs a une retombée directe sur la manière de concevoir les entités : celles-ci sont différentielles (entité vs non-entité, comme par exemple dans l'opposition forme-fond) dans le moment même où elles reçoivent une définition positive grâce à leurs qualités respectives. L'opposition conceptuelle de la différence et de la ressemblance mérite du reste d'être relativisée, toute variation continue (flux de matière et d'énergie) étant appréhendée grâce au dédoublement symétrique des appareils perceptifs, ce que l'auteur met en évidence sous l'expression de *principe du dipôle*. Général dans la nature, ce principe consiste à comparer toute différence perçue à une autre différence, spatiale ou temporelle, ce qui revient à établir des contrastes au sein d'une variation graduelle. « Autrement dit, résume l'auteur, il ne suffit pas de percevoir le monde pour en tirer une information : il faut le percevoir deux fois » (p. 86).

Le chapitre II est dédié à fonder le sens dans la perception mais le Groupe μ prévient toutefois que ce mouvement qui va du « stimulus » (externe à l'appareil perceptif) à la connaissance en passant par la perception a pour complémentaire, sous forme de réponse, un mouvement inverse octroyant à l'action un rôle non moins fondamental dans la construction du sens. Or le même principe dipolaire y est également d'application, car une action nécessite toujours au moins une force d'appui et une force d'application, ainsi que l'exemple élémentaire en est donné par la chenille arpeuteuse (p. 91). Le premier mouvement est nommé *anasémiose*, et la majorité des chapitres de l'ouvrage lui sont consacrés, quoique le septième et avant-dernier d'entre eux soit réservé au second mouvement, la *catasémiose*.

De l'anasémiose à la catasémiose, le chemin est long à parcourir en effet. L'étape suivante, selon le Groupe μ , consiste à régler le problème de l'interface qui doit nécessairement être posée entre une perception, laquelle est assignée à un mode sensoriel, et un sens a priori amodal. Le problème est résolu par un modèle mathématique : la théorie du graphe dual (p. 97-104). Cette théorie topologique réside en la transposition de relations géométriques orientées en relations non orientées. Non seulement une telle modélisation permet de rendre compte de la transposition tridimensionnelle que l'œil opère à partir d'informations rétinienne bidimensionnelles, mais encore elle suffit à transposer toute méréologie spatiale (la composition extensionnelle d'un objet) en une méréologie mentale (la compréhension des qualités afférentes à la représentation conceptuelle de ce même objet), le fond à partir duquel un objet est perçu étant enregistré comme l'une des relations à transposer entre un graphe et son dual. Un autre modèle, la théorie de l'inertie (p. 104-108), intervient supplémentaires pour ramener la perception des formes, par exemple une courbe, à un mécanisme dipolaire.

L'interface établie entre la perception et la représentation mentale peut être généralisée comme celle existant entre information et sens. Le Groupe μ emprunte

ici à un article de Pierre Guiraud paru en 1963 dans le *BSL*. L'information est un contenant (une expression?) qui, quoiqu'elle fasse sens, n'est pas le sens même. Le sens (jusqu'ici non défini) repose pour sa part sur la redondance. Leur combinaison crée une dynamique permettant de définir la notion saussurienne de *valeur*: «On peut conclure que la valeur d'usage d'un mot pourrait tout simplement être le produit de ces deux grandeurs que sont l'information et le sens» (p. 113). L'introduction de la notion de valeur peut faire difficulté mais l'intérêt qu'y voit l'auteur se trouve dans le parallélisme à faire avec le système perceptif: «De même que les langages fonctionnent grâce à un équilibre entre sens et information, régulé par les relations syntaxiques, un système perceptif efficace est fondé sur un processus ménageant des relations entre les entités de l'ensemble» (p. 114). Finalement, le sens est entièrement naturalisable dans la mesure où il ne résulte que de la complexification d'informations à regrouper, croiser et réduire. Cette naturalisation ne s'arrête pas au seuil du vivant, même si, pour celui-ci, le sens devient «une stratégie pragmatique» (p. 131). Le problème de l'interface, survenu avec l'examen du sens pour le vivant, fait apparaître la nécessité, selon l'auteur, d'étendre la théorie du sens au monde physique tout entier. La proposition est celle d'une théorie unifiée soutenant une dimension sémiotique: à partir d'un opérateur universel, l'*opérateur différentiel*, on considérera que toute différence se résume à de l'énergie et que, la dépense de cette énergie se transformant en travail, le sens est définissable comme du *travail potentialisé* (p. 139).

L'unification de la théorie suscite, dans l'étape suivante, l'élaboration de seuils permettant le rétablissement des distributions reçues, notamment entre vivant et non-vivant. Le premier de ces seuils est celui de la différence entre *sémiose courte* et *sémiose longue*. Dans la *sémiose courte*, l'action catasémiotique suit directement la stimulation anasémiotique; dans la *sémiose longue* une potentialisation permet de différer cette action: c'est là le propre du vivant (p. 143).

L'explication du mécanisme de la *sémiose longue* va produire l'effort théorique des chapitres suivants. Le chapitre III est consacré au concept central de catégorie. Comme pour chaque notion nouvelle, le Groupe μ prend le soin de resituer l'usage du concept dans un champ discursif, généralement celui des classiques de la philosophie et de la linguistique générale², avant de plaider pour la thèse cognitiviste qu'il fait sienne. La catégorisation répond selon lui à un besoin de stabilisation des percepts dans le temps de la mémoire (p. 188). Elle permet la coordination de percepts de manière à produire des modèles syntaxiques pour les

² A titre indicatif, signalons que le nom de Saussure est mentionné dix fois, celui de Hjelmslev quatorze fois. Les références à ces auteurs sont rarement instruites en fonction des textes mais plutôt fondées sur la vulgate. En bref, la position de Saussure est critiquée en ce qu'il aurait souscrit aux thèses de Durkheim, et celle de Hjelmslev est jugée malthusienne.

objets (mondains comme mentaux) (p. 190). Elle est partageable et assure une stabilisation intersubjective permettant de donner une assise cognitive à la notion de culture (p. 195); son mécanisme vaut du reste tant pour l'ontogenèse que pour la phylogenèse (p. 196). Vient alors la question de l'organisation des catégories entre elles. L'auteur défend une approche encyclopédique non uniforme, plus sémiotique que logique. Mais comment expliquer la variation des catégories si à la base du sens est placé un opérateur universel? L'auteur met en avant plusieurs facteurs: la pluralité des sensorialités, la variété des usages de ces sensorialités entre les espèces et au sein de chaque espèce, la variation des besoins, enfin la variété des intérêts qui innervent l'interaction sociale. Comment expliquer par ailleurs le caractère abstrait de la catégorie? C'est que la pensée, même élémentaire, tend à éliminer progressivement les résidus sensoriels de manière à ce que la catégorie parvienne à un statut amodal. Il s'agit pourtant seulement d'une tendance, opposée à la constitution des objets de manière à en détacher, à des fins taxinomiques, des attributs.

Le chapitre IV est consacré au clivage du sujet et de l'objet. Trois concepts sont mobilisés pour asseoir ce clivage: la temporalité, la qualité et la subjectivité. La temporalité réaffirme la complémentarité de la différence et de la ressemblance dans le modèle proposé: tout élément a deux sens, un sens de successivité (temporalisation de la différence) et un sens de concomitance (temporalisation de la ressemblance) (p. 236). La qualité, considérée à présent dans un état amodal (l'auteur donne pour exemples l'amour, l'orgueil, le courage...), se distingue de la qualité perçue, puisque celle-ci était bien quant à elle modale et mesurable; leur écart n'est toutefois pas irréductible et s'explique par la longueur et la complexité de la sémiose, sémiose dont on vient de voir qu'elle consistait, à travers la catégorisation, à désensorialiser le sens (p. 238). La subjectivité, enfin, découle de la prévalence accordée à cette qualité amodale (à laquelle le sens tend à s'identifier) sur son fondement dans la qualité modale (constitutive de l'information) (p. 239). Comme cependant la sémiose repose sur une dynamique entre sens et information, le clivage entre la subjectivité et l'objectivité ne peut conduire à leur séparation de fait.

C'est encore sur la base d'une sémiose longue et indirecte que l'auteur réélaboré une théorie du signe. Le dipôle perceptuel produit des valeurs absolues; mais la mémoire peut renvoyer ces valeurs à des valences déjà différenciées et les redéfinir de ce fait dans une structure proportionnelle à quatre valeurs. Dans ce cas, le dipôle est pris lui-même dans un dipôle qui le fait différencier d'un dipôle mémorisé et potentialisé. Telle est la structure du signe: un dipôle de dipôles constitutif des quatre éléments que sont le signifiant et le signifié (potentialisés), le support (perceptuel) et le référent. Le référent, comme le support, exprime une qualité, mais une qualité devenue amodale par le truchement de la sémiose longue, en

quoi il permet la conceptualisation des objets mondains non moins que des idées. La désensorialisation des qualités perceptuelles est à la base du concept de renvoi (théorie classique du signe) comme de celui d'arbitrarité (théorie saussurienne) et permet également de raisonner la typologie peircienne en fonction de critères systématisés (nombre de qualités et nombre d'objets). Le modèle proposé permet ainsi de fédérer les différentes théories du signe.

Le caractère tétradique de ce modèle en fait une structure d'homologation qui n'est pas sans rappeler la structure mythique chez Lévi-Strauss ou le carré sémiotique de Greimas. Il en diffère toutefois par son statut : au lieu d'être un instrument descriptif produit à partir d'une procédure méthodologique, il doit être vu « comme une propriété des structures de l'interaction entre les stimulus et le sujet » (p. 294). Une série de correspondances sont ainsi proposées pour traduire en termes sémiogénétiques les concepts théoriques issus des méthodes structuralistes (*entités* valant pour *unités* ; *qualités* pour *valeur* ; *regroupement* et « *émergence* » pour *articulation* ; *interaction* pour *syntaxe* ; *principe dipolaire* pour *opposition* – p. 310). L'analyse paradigmatique et l'analyse syntagmatique trouvent également une traduction cognitiviste : elles correspondent aux deux formes de catégorisation que le Groupe μ avait mis en avant dès *Rhétorique générale* mais sans leur avoir octroyé jusqu'alors une assise cognitive : organisation méréologique du sens respectivement sur le mode Σ et sur le mode π (p. 316).

La théorie sémiogénétique du Groupe μ , dès lors qu'elle ambitionne d'intégrer les modèles sémiotiques existants, se devait d'aborder frontalement une divergence structurelle fondamentale, à savoir le binarisme continental *vs* le ternarisme peircien. Si les deux modèles sont également réputés pour leur heuristique, le principe dipolaire paraît tenir davantage du binarisme que du ternarisme ; c'est sans compter toutefois sur la complexité inhérente aux signes, qui font de ceux-ci des dipôles de dipôles. L'hypothèse de l'auteur est que toute triade peut être rapportée à une orthogonalité rassemblant, en les croisant, deux dipôles : un premier dipôle strictement dyadique et un second dipôle corrélant le premier dipôle à un troisième élément (correspondant à l'interprétant peircien – p. 344). De ce fait la structure orthogonale est dynamique, complexe et cognitivement fondée, ce qui en fait un modèle adéquat à l'application sémiotique.

Le chapitre VI est consacré aux « anasémioses conscientes » (p. 350) que représentent les interprétations. L'explication générale de l'interprétation dénombre trois facteurs : le segment (partie du monde à interpréter, isolée puis segmentée), les attentes (« état de manque, ou, pour le dire avec plus de précision, comme une structure catégorielle en creux » – p. 366-367) et la grille (structure encyclopédique, éventuellement faible, imprécise ou provisoire, permettant de donner sens aux perceptions). Si l'interprétation s'ancre dans l'anasémiose, elle aboutit souvent dans une catasémiose, c'est-à-dire à la production d'un énoncé, lequel

peut devenir à son tour segment pour une nouvelle anasémiose interprétative (p. 375). L'auteur décrit ainsi un fonctionnement très proche de l'interprétation illimitée conçue par Peirce. En outre, on peut rendre compte de la variabilité des herméneutiques par la pression que les facteurs exercent les uns sur les autres : les attentes et la grille, lesquelles constituent l'instance interprétante (le « sujet »), peuvent prédominer dans le processus anasémiotique ou bien, au contraire, c'est le segment (l'« objet ») qui est supposé ne laisser aucune place à l'interprète ; à moins, troisième cas de figure, que les attentes et la grille, d'une part, le segment, d'autre part, ne soient jamais mis en confrontation, le sens restant alors inatteignable (p. 389).

« Si le signe émerge de l'expérience, il oriente également l'action ; produit par le contact avec le monde, le sens débouche aussi sur des actions portant sur le monde. Ce second aspect de sa corporéité est l'objet du présent chapitre, consacré au processus correspondant de l'anasémiose : la pratique ou catasémiose » (p. 394). Perception et action, telles sont les deux faces du sens, et une certaine symétrie peut être établie entre elles. On comprend dès lors que le principe du dipôle soit reproduit dans les oppositions binaires organisant les sociétés. La catasémiose accomplit le programme pragmatique de la sémiogénétique. Il consiste, d'une part, en l'étude des différents types de réaction au processus anasémiotique, d'autre part, en une sémiotique de l'outil.

Enfin, dans le dernier chapitre, le Groupe μ , fidèle à ses ambitions premières, envisage une rhétorique générale de la connaissance en abordant la question de l'innovation. Prenant ses distances avec une vision iréniste de la connaissance, il souligne que le partage encyclopédique repose sur un rapport de forces, et ce rapport peut faire l'objet de pressions, de révisions, de médiations, de sorte que la nouveauté s'y introduit. Parmi les médiations, il faut distinguer les référentielles (que manifestent des figures telles que la synecdoque et la métonymie) et les discursives développées par les narrations et les argumentations (p. 458). Une mise au point sur les ressemblances et divergences entre la recatégorisation scientifique (ou innovation) et la recatégorisation rhétorique (ou création) clôt le chapitre.

Le présent compte rendu aura su montrer, espère-t-on, l'immense effort de synthèse mis en œuvre par le Groupe μ . Non seulement sa sémiogénétique embrasse une ontologie et une épistémologie originales, mais elle cherche à réunir de nombreuses traditions de pensée, à la fois au sein de la théorie sémiotique, son vivier de croissance, et parmi les paradigmes de la connaissance, bassin de développement de bien des recherches sémiotiques actuelles. La diversité des problématiques qui trouvent place dans cette synthèse ne laisse pas d'impressionner : la structure du signe, l'opposition de la quantité et de la qualité, la référence, l'interprétation, la fonction de la nouveauté, l'instrumentation, la catégorisation, la spécificité du vivant et la subjectivité, la sémiotisation du travail et de l'énergie...

Ce que notre compte rendu aura manqué de faire voir au lecteur, c'est à quel point l'ouvrage est nourri de lectures (la bibliographie contient près de 500 références), par delà toutes les limites qui compartimentent le savoir. Les mathématiques et les sciences naturelles, en particulier, apportent ici des modèles et des informations rarement utilisées (ni même connues) dans les théories philosophiques et sémiotiques de la connaissance. Pour parvenir à intégrer ces apports dans sa synthèse, l'auteur insiste sur le continuum qu'il établit entre des zones conceptuelles ordinairement distinguées, sinon isolées par l'institution disciplinaire (notamment entre sciences de la nature et sciences humaines). Du point de vue ontologique, la démarche se veut moniste ; du point de vue épistémologique, elle vise une position équilibrée entre des positions jugées extrêmes, versant soit dans le réalisme « naïf » soit dans l'idéalisme « radical » et « exagéré ».

On repère trois thèmes sur lesquels les thèses de l'ouvrage pourraient cependant être débattues et critiquées. Primo, la déclaration moniste de l'auteur ne l'empêche pas de voir partout à l'œuvre dans la sémiogenèse des interactions duales. Au delà des stratégies argumentatives menées contre un dualisme « spiritualiste » et « mystificateur »³, l'auteur laisse du reste échapper qu'un « dualisme interactif est au cœur de [sa] théorie » (p. 240). La question reste donc pendante. Secundo, la fonction sociale paraît réduite ici à une tâche ancillaire, celle consistant à répondre des variations de catégorisation, et c'est bien un être « seul au monde », quoique l'auteur s'en dédise (p. 195), qui perçoit et connaît d'abord le monde. L'influence des théories spéculatives de la connaissance (Descartes, Kant) et de leur reprise logiciste (Carnap, Popper) est à cet égard patent. La sémiotique européenne, à travers l'héritage de Saussure et Lévi-Strauss, s'est pourtant inscrite contre ce courant : est-il possible de parler de sens en dehors des sociétés ? On peut en douter. L'emploi de la notion de sens constitue d'ailleurs le troisième point à propos duquel les thèses du Groupe μ risquent d'être contestées. L'explication sémiogénétique oblige à employer cette notion bien en amont de son usage ordinaire, quitte à reproduire *ensuite* la distinction que la langue opère « naturellement » entre sens et action, notamment à travers les expressions forgées de « sémiiose courte » et « sémiiose longue ». Le gain d'une telle opération spéculative ne paraît pas si net. Plus globalement, l'entreprise du Groupe μ dédie l'explication scientifique à l'instauration d'une origine et au développement de chaînes causales. Et si pourtant l'explication du sens échappait à tout commencement ? C'était la thèse avec laquelle Saussure avait entrepris l'étude des légendes germaniques ;

³ Stratégies d'autant plus curieuses – quelque peu outrées, à vrai dire – que l'auteur finit par reconnaître que ce dualisme radical, par lequel serait affirmée une irréductibilité radicale de l'âme (de l'esprit, du sens) vis-à-vis du corps (de la matière, du monde), n'est en fait mobilisé par personne (p. 508).

c'est celle qu'a défendue plus récemment Norbert Elias⁴. Dans la perspective d'un développement social, on ne saurait raisonnablement entreprendre une explication à la recherche d'un commencement absolu : l'usage pratique des signes, les sens qu'ils véhiculent sont invétérés.

Il ne reste pas moins que la créativité et la rigueur des arguments exposés, toujours avec beaucoup de clarté, dans cet ouvrage le rendent hautement recommandable. Comme avec *Rhétorique générale* et *Traité du signe visuel*, le Groupe μ a relevé un défi immense et cartographié un nouveau territoire pour la recherche sémiotique.

Sémir Badir
FNRS / Université de Liège
Semir.Badir@ulg.ac.be

⁴ *Théorie des symboles* [1990], Paris, Seuil, 2015.